

MÉMOIRE

SUR LES

FUMARIÉES A FLEURS IRRÉGULIÈRES

ET SUR

LA CAUSE DE LEUR IRRÉGULARITÉ

PAR M. GODRON

Lorsqu'on examine les fleurs des Fumariées dès leur premier développement, elles sont toutes parfaitement régulières, mais aplaties d'avant en arrière, comme si elles étaient comprimées (1) entre l'axe de l'inflorescence et la bractée qui les enveloppe. Elles conservent définitivement cette régularité dans les *Diclytra*, les *Adlumia* et les *Dactylicapnos* ; dans ces trois genres, les deux pétales externes, placés latéralement, éprouvent dans leur développement succes-

(1) Dans les Crucifères, la fleur semble également être déprimée mais à un moindre degré, bien qu'à tout autre égard les Crucifères diffèrent beaucoup des Fumariées dans leur symétrie florale.

sif une modification importante ; la base de l'un et de l'autre se prolonge en un éperon court et arrondi et ces deux appendices nectarifères arrivés à leur accroissement complet sont parfaitement symétriques ; les deux sépales de ces mêmes fleurs disposés l'un en avant, l'autre en arrière, restent aussi parfaitement réguliers (1).

Puisque dans ces genres la régularité primitive persiste définitivement, on se demande pourquoi dans les *Fumaria*, dans les *Corydalis* et dans les autres genres de Corydaliniées, dont la fleur a tout d'abord la même organisation, il ne se développe qu'un seul éperon, tandis que l'autre éperon ainsi que son nectaire avortent complètement, de telle sorte que la fleur devient très-irrégulière et cette irrégularité est spéciale ? Car, comme l'a fait observer Moquin-Tandon (2), c'est un pétale latéral qu'il faut regarder comme symétrique, tandis que son antagoniste, placé dans la même position relativement à l'axe floral, s'est arrêté dans son évolution.

Il y a plus : dans les *Fumaria* et surtout dans la plu-

(1) Le sépale antérieur est opposé à la bractée, ce qui constitue une exception à la loi d'alternance. Mais dans les *Dielytra*, il y a à la base du pédoncule deux petites bractées latérales, celles-ci seraient-elles avortées dans les *Corydalis* et dans les *Fumaria*, comme on l'a avancé ?

(2) Moquin-Tandon, *Annales des sciences naturelles*, série 1, t. 27, p. 285.

part des *Corydalis*, le seul éperon qui se montre se développe outre mesure, si on le compare aux deux éperons des Fumariées à fleurs régulières et surtout aux deux éperons des fleurs péloriées des *Corydalis*, dont il sera question plus loin. Mais cette disposition exubérante ne s'arrête pas au développement exagéré de l'éperon : dans la plupart des *Fumaria*, dans les *Corydalis* et surtout dans le *Corydalis lutea* DC., le pétale éperonné, d'abord égal à son antagoniste, devient plus large que lui et son limbe est aussi plus grand. En un mot, l'un des pétales semble s'agrandir aux dépens de l'autre frappé d'un arrêt de développement. J'ajouterai que la coloration du pétale non éperonné se fait bien plus tard que celle de son congénère. C'est là un nouvel exemple, ajouté à tant d'autres, qui vient confirmer la loi de balancement des organes. Mais on peut se demander à quoi tient cet avortement d'un éperon ? C'est ce que nous avons cherché à reconnaître.

Pour en découvrir la cause, nous avons observé les fleurs des Fumariées à tous leurs degrés de développement et nous avons plus spécialement étudié sous ce rapport les *Corydalis* qui, par la grandeur relative de leurs fleurs se prêtent très-bien à cette observation. Nous avons déterré des *Corydalis solida* Sm. et *cava Schweigg.* avant que la tige ne soit sortie de terre, dès la fin de janvier, puis en février et en mars. Nous avons constaté tout d'abord que ces deux espèces encore souterraines se comportent d'une manière très-différente

et présentent déjà, sans parler de leur souche bulbiforme, des caractères distinctifs extrêmement saillants et qui, à ma connaissance du moins, n'ont pas été signalés jusqu'ici par les botanistes descripteurs.

Le *Corydalis solida* Sm. a sa tige encore souterraine dressée ; elle s'épaissit au sommet sous forme d'une massue qui se termine en pointe et qui plus tard perce la terre. L'épaississement est formé par l'écaille caulinaire propre à cette espèce (1), et cette écaille enveloppe entièrement, comme dans une spathe, la grappe jeune et les deux feuilles caulinaires. La grappe et les feuilles ne se dégagent de leur enveloppe protectrice qu'après la sortie de la plante hors de terre. (Fig. 1.)

Dans le *Corydalis cava* Schwëigg. il n'y a pas d'écaille foliaire ; mais la grappe, enveloppée par les deux feuilles caulinaires, est complètement réfléchie et c'est par la courbe de la flexion que la grappe se dégage de terre ; elle se redresse ensuite. (Fig. 2.)

Si nous étudions les grappes de ces deux espèces

(1) Cette écaille n'est pas autre chose que le pétiole élargi d'une feuille à limbe avorté ; on observe à son aisselle un bourgeon qui, le plus souvent, se développe imparfaitement, mais qui peut aussi opérer son évolution complète et produire un rameau florifère ; j'en possède en herbier deux exemples présentés par le *Corydalis solida* Sm. Cela est bien plus fréquent dans le *Corydalis fabacea* Pers. Il existe quelquefois deux de ces écailles caulinaires ; elles alternent l'une avec l'autre.

avant que la tige ne soit sortie du sol, alors que les fleurs sont encore étroitement rapprochées les unes des autres, ou constate facilement, après avoir enlevé les bractées, que la spire décrite par les fleurs a presque toujours un angle de divergence représenté par la fraction $\frac{2}{5}$; de plus, les deux feuilles caulinaires et l'appendice squamiforme entrent dans la série régulière de la spire décrite par les fleurs. Il est très-rare que la grappe présente un autre type sérial et je ne l'ai observé que sur 5 ou 6 pieds seulement, dans le *Corydalis solida* Sm.; l'angle de divergence est, dans ce cas exceptionnel, formulé par la fraction $\frac{3}{8}$; mais alors il existe sur tous ces pieds au-dessus de l'échelle caulinaire trois feuilles régulièrement disposées. Je dois noter, que l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Car j'ai vu plusieurs fois l'existence de 3 et même de 4 feuilles caulinaires coïncider avec une spire florale normale.

Mais ce qui nous intéresse spécialement, c'est la situation relative de l'éperon dans la série régulière des fleurs de la spire. Or, elle est telle que cet appendice nectarifère est tourné alternativement à gauche et à droite et cette disposition se soutient dans les deux types de spires indiqués, mais non pas cependant d'une manière tellement constante qu'il n'y ait d'assez nombreuses exceptions.

Les mêmes cycles et les mêmes exceptions dans la position de l'éperon unique se retrouvent dans les diverses espèces de *Fumaria*.

La torsion du pédoncule, qui se dévie d'un quart de cercle, vers le moment de l'anthèse, comme l'ont reconnu depuis longtemps Steinheil (1), J. Gay (2), et d'autres, est en rapport avec la position de l'éperon. Cette torsion se fait de gauche à droite (3), alors que l'appendice nectarifère est à droite et de droite à gauche lorsque l'éperon est à gauche. Comme la fleur s'incline à cette époque, cette torsion en sens inverse des pédoncules tend à rendre la grappe presque unilatérale dans la plupart des *Corydalis*, ce qui est plus marqué spécialement dans celle du *Corydalis cava* Schweigg., dont l'axe de l'inflorescence s'allonge et devient lâche pendant l'anthèse successive des fleurs.

L'éperon unique se développe de très-bonne heure dans les *Corydalis*, et il est déjà très-apparent au commencement de février dans les deux espèces de ce genre dont il est ici question, alors que le bourgeon floral et la tige, encore enfouis sous terre, commencent à devenir saillants, au-dessus de la souche bulbiforme. Si, à cette époque et même plus tard, on

(1) Steinheil, *Annales des sciences naturelles*, série 1, t. 12, p. 189.

(2) J. Gay, *Annales des sciences naturelles*, série 1, t. 18, p. 214.

(3) Nous supposons l'observateur placé au centre de l'axe de l'inflorescence ; c'est le procédé que suivent les Conchyliologistes pour déterminer le sens suivant lequel tourne la spire d'une coquille turbinée.

regarde de haut en bas la grappe préalablement dépouillée de ses bractées, on constate que le côté non éperonné de chaque fleur, est appuyé obliquement contre la face postérieure d'une autre fleur plus âgée et inférieure tantôt de deux rangs, tantôt de trois rangs dans la série régulière des fleurs de la spire.

J'ajouterai enfin que les deux fleurs inférieures s'appuient, par celui de leurs bords qui n'est pas éperonné, sur la base des deux feuilles caulinaires, lorsque l'angle de divergence est égal à $\frac{2}{5}$ et que les trois fleurs inférieures se trouvent dans les mêmes conditions relativement aux trois feuilles caulinaires qui coïncident toujours avec les grappes dont l'angle de divergence est représenté par la fraction $\frac{3}{8}$.

Il résulte de cette disposition que toutes les fleurs sont comprimées à la base d'un seul de leurs côtés, ce qui empêche le développement du nectaire et de son appendice correspondant ; sur le bord opposé, au contraire, l'éperon n'étant pas gêné dans son évolution s'accroît sans obstacle. C'est à cette circonstance que nous croyons devoir attribuer l'avortement d'un nectaire et de son enveloppe et ce qui en est la conséquence, l'irrégularité des fleurs dans plusieurs genres de la famille des Fumariées.

On sait que la compression gêne et empêche même l'accroissement des organes. Nous avons en 1864 tenté une expérience directe dans le but de rendre irrégulière une corolle de *Dielytra spectabilis* DC. Au moment

où les fleurs de cette plante commençaient à montrer leurs deux bosses nectarifères, nous avons fixé une fleur latéralement dans une rainure peu profonde et longitudinale creusée dans un tuteur (1), en appliquant un lien plat sur le sommet du pédicelle et un autre lien plus étroit en travers de la corolle, là où elle est le moins large. C'est sous l'influence de ces entraves que la fleur a complété son développement. Or, malgré la grossièreté du moyen mis en usage, l'épéron fixé dans la rainure s'est peu accru, son congénère a pris, au contraire son développement normal et la fleur est devenue ainsi irrégulière.

Mais pourquoi l'irrégularité des fleurs ne se produit-elle pas dans les *Dielytra* et *Adlumia*, comme dans les *Corydalis* et les *Fumaria*? La disposition de la grappe des Fumariées à fleurs régulières ne nous a fourni à cet égard aucun éclaircissement, bien qu'elle soit différente (2). Mais nous avons constaté que les épérons ne commencent à se développer que tardivement dans ces plantes, alors que la grappe en s'allongeant a écarté les fleurs les unes des autres; il n'y a plus alors

(1) Ce tuteur est formé de deux pièces mobiles l'une sur l'autre dans une chasse et qui sont fixées par une vis de pression. Au moyen de cet instrument, on peut suivre chaque jour le mouvement d'ascension de la tige et de la grappe dont l'accroissement est rapide.

(2) Conf. Payer, *Traité d'Organogénie comparée*, Paris, 1857, grand in-8°, p. 228.

de compression possible dans le sens latéral ; les deux éperons se développent librement, sont parfaitement égaux et régulièrement symétriques.

Nous ajouterons enfin, à l'appui de ces considérations, une observation qui nous semble encore plus démonstrative. La forme primitive, c'est-à-dire régulière, des fleurs des Fumariées, qui deviennent ensuite irrégulières, persiste quelquefois. Le 5 avril 1862, j'eus la bonne fortune de rencontrer dans l'*arboretum* du jardin des plantes de Nancy, dont le sol est, à cette époque de l'année complètement couvert de *Corydalis* indigènes, quatre pieds de *Corydalis solida* Sm. dont toutes les fleurs sans exception étaient revenues au type régulier (fig. 4), présentant ainsi un nouvel exemple de pélorie. Ces plantes s'étaient développées sous des arbres et des arbustes et par conséquent à l'ombre, augmentée encore par une série de maisons interceptant les rayons solaires dans la direction du sud-ouest. J'ai recueilli deux échantillons pour l'étude et pour l'herbier, et j'ai laissé les deux autres suivre le cours naturel de leur végétation ; ils n'ont pas fructifié. J'en ai recueilli les souches bulbiformes ; elles ont été plantées en pot et en plein soleil ; la pélorie s'est reproduite aussi complète en 1863 et en 1864 et j'ai pu de nouveau constater la stérilité de cette forme anormale, ce qui ne tient pas, par conséquent à l'influence de l'ombre. J'ai retrouvé, du reste, de nouveaux pieds de cette anomalie pendant ces deux dernières années. J'en possède

aujourd'hui 18 et quelques-uns de ceux-ci ont été rencontrés au milieu d'un gazon exposé aux rayons solaires sans présenter la moindre trace de fructification. Cependant, je me suis assuré que le pollen paraît normal et imprègne abondamment les deux lèvres du stigmate.

Ces fleurs péloriées sont dressées et faiblement étalées; elles ressemblent pour la forme, pour la taille et pour la coloration à celle du *Dielytra formosa* DC.; cette anomalie représente donc le type normal d'un genre de la même famille. Les sépales sont très-petits, réguliers, entiers, linéaires, subulés, très-caducs. La corolle présente deux épérons latéraux parfaitement égaux, coniques, obtus, un peu divergents, longs seulement de deux millimètres, c'est-à-dire beaucoup plus courts que l'éperon unique de la fleur irrégulière de la même espèce; les nectaires sont égaux, courts, courbés en crochet, au lieu d'être trois fois plus longs, légèrement arqués et subulés. Les deux pétales externes qui les portent sont du reste entièrement symétriques et il en est de même des deux pétales internes. Les deux faisceaux d'étamines sont disposés normalement. Les fleurs enfin persistent plus longtemps que dans le type, comme cela se voit sur les hybrides stériles (Fig. 5 grossie.)

A quoi tient ce retour au type régulier? J'ai dû en rechercher les causes, et, dans ce but, j'ai déterré le 10 février 1864, deux pieds de ces plantes encore enfouies

sous le sol et je les ai examinées comparativement avec d'autres de même espèce, mais à fleurs irrégulières. Celles-ci offraient déjà leur éperon unique assez développé; les fleurs péloriées, au contraire, ne présentaient encore aucune trace d'éperon (Fig. 3 grossie.) J'ai suivi sur d'autres pieds le développement successif des fleurs, et ce n'est que le 16 mars, alors que la tige était sortie de terre, que la grappe s'était dégagée de son enveloppe spatuliforme, et que les fleurs parfaitement libres ne pouvaient plus subir aucune compression, que les éperons ont commencé à se développer. Les choses se passent donc, dans cette pélorie, comme dans les genres de Fumariées à fleurs habituellement régulières.

Je dois ajouter qu'il arrive quelquefois que les fleurs péloriées, après un premier développement, s'arrêtent brusquement dans leur évolution, restent petites, ne s'ouvrent pas, et ne présentent aucune trace d'éperons à leur base, même alors que la grappe est complètement développée; ces fleurs restent brièvement pédicellées, et se flétrissent de bonne heure.

Dès lors il nous semble évident que la compression latérale de la base d'un des bords de la fleur au moment du développement des nectaires doit être la cause de l'avortement d'un de ces organes et de l'éperon dans lequel il est renfermé; de là l'irrégularité de la fleur.

J'ai observé aussi que sur des grappes très-lâches de

Corydalis solida Sm. et seulement sur une ou deux fleurs inférieures longuement pédicellées et placées à l'aisselle de bractées pétiolées (1), elles sont pourvues de 3 et même de 4 éperons inégaux, mais assez saillants (Fig. 6 grossie); ces éperons supplémentaires sortent de la base des pétales internes; le postérieur est dévié par la présence de l'axe de l'inflorescence et à part l'inégalité et la déviation de ces éperons, le reste de la fleur est régulier; toutes les autres fleurs des mêmes grappes sont irrégulières et normales. Ce fait prouve que dans le plan primitif de la fleur des Fumariées, il

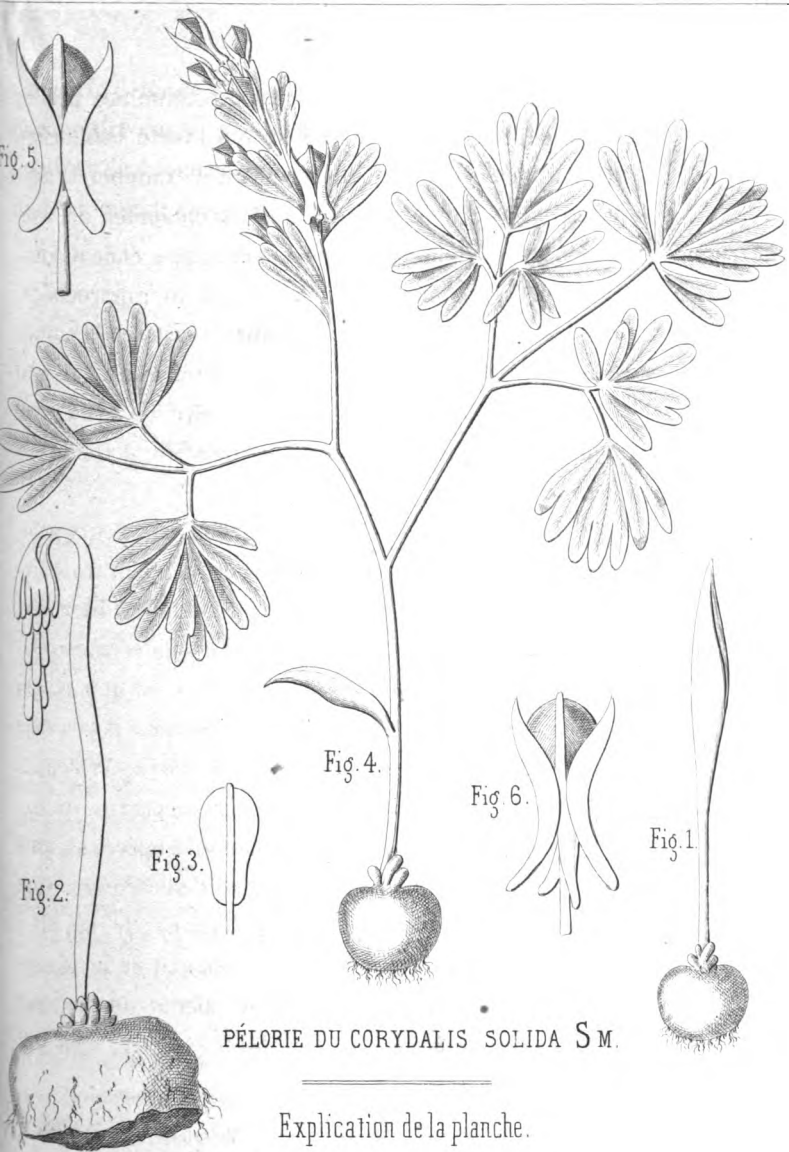
(1) J'ai rencontré plusieurs fois sur le *Corydalis solida* Sm. des individus atteints de phyllomanie, sur lesquels toutes les bractées sont pétiolées et transformées en feuilles; les fleurs avortent alors complètement.

J'ai observé d'autres monstruosité sur la même espèce. Une fleur irrégulière m'a présenté les deux pétales externes bien plus longs que d'habitude, complètement réfléchis en dehors à leur sommet et marqués là d'une tache d'un brun-violet, comme cela a lieu dans les fleurs des *Dielytra*. J'ai vu aussi sur les fleurs d'une grappe des sépales persistants, foliacés, linéaires-oblongs, irrégulièrement dentelés au sommet, et quelques-uns colorés pétaloïdes. D'une autre part j'ai constaté sur une fleur la transformation presque complète des deux faisceaux d'étamines en six pétales distincts jusqu'à leur base et présentant presque tous à leur sommet des traces de l'anthère. J'ai rencontré enfin des souches bulbiformes qui, au lieu d'être globuleuses déprimées, étaient allongées, coniques, arrondies à la base et au sommet et dont l'une mesurait 0^m,032 en hauteur, 0^m,018 de diamètre en haut et 0^m,015 de largeur en bas.

y a à la base des pétales internes, comme aux pétales externes, une glande nectarifère qui avorte habituellement; j'ai négligé malheureusement d'examiner la disposition des étamines dans ce cas exceptionnel, de voir si les deux étamines à anthère uniloculaire étaient soudées ou libres, déviées latéralement ou rapprochées, circonstances qui seraient de nature à éclairer la symétrie des organes floraux dans les Fumariées. Je n'ai pas, malgré mes recherches, retrouvé en 1864 cette anomalie remarquable, mais je possède deux de ces fleurs desséchées.

Si j'ai autant insisté sur la stérilité des fleurs péloriées du *Corydalis solida*, observée pendant trois années consécutives sur tous les pieds soumis à mon observation et placés dans des conditions différentes relativement à la lumière et à la chaleur, c'est que ce fait semble venir à l'appui d'une idée émise, il y a déjà longtemps, par mon savant ami, M. Soyer-Willemet, savoir que le produit secrété par les nectaires est indispensable pour que la fécondation s'opère, et qu'il est nécessaire, lorsque ces organes secréteurs sont éloignés des organes sexuels, ou déclives par rapport à eux, que la fleur soit penchée au moment de la fécondation, pour permettre à la liqueur sucrée de parvenir à la base des étamines et des pistils (1). Or, dans nos

(1) Soyer-Willemet, *Mémoire sur le Nectaire*, couronné par la Société Linnéenne de Paris. Paris, 1826, in-8°, p. 14.



- Fig. 1. *CORYDALIS SOLIDA* avant sa sortie de terre.
 Fig. 2. *CORYDALIS CAVA* avant sa sortie de terre.
 Fig. 3. Fleur péloriée très-jeune du *CORYDALIS SOLIDA* grossie.
 Fig. 4. *CORYDALIS SOLIDA* complètement pélorié.
 Fig. 5. Fleur péloriée grossie, au moment de l'anthèse.
 Fig. 6. Fleur péloriée grossie, à 4 éperons.



Corydalis péloriès la fleur est dressée ; elle est penchée au contraire dans les *Corydalis* ordinaires, ce qui rend possible l'écoulement du nectare sur les points où son influence parait nécessaire.

LES DEUX MUSES

PAR M. TH. LAMBERT

J'avais tant bien que mal terminé ma logique,
Et je touchais alors à cet instant critique,
Où, libre d'essayer le vol de sa raison,
Le jeune homme incertain consulte l'horizon.
Devant lui désormais deux routes, deux carrières !
Doit-il continuer ses études premières,
Ou, laissant pour toujours le grec et le latin,
Aux sciences doit-il confier son destin ?
Il ne sait, il hésite en ce choix difficile,
Et, craignant des regrets le retour inutile,
N'ose seul au hasard livrer son avenir.
Qu'il se hâte pourtant, car il faut en finir !
Qu'il interroge encore ses goûts, ses répugnances,
Hé bien ! que choisit-il ? Les lettres, les sciences ?
Voyons donc ! — ah ! plutôt, sans suivre aucun chemin,
Errer à l'aventure un beau livre à la main ;
Se perdre seul dans l'herbe au milieu des campagnes,
S'en aller dans les bois, courir sur les montagnes,

Voir, parmi les splendeurs de son premier réveil,
La terre qui s'anime et sourit au soleil,
Nous-mêmes avec elle et la nature entière,
Enivrés de parfums, de vie et de lumière,
Ecouter l'eau qui chante en fuyant à nos pieds,
Voilà ce que nos cœurs choisiraient volontiers.
Mais non ! tous ces élans, prémices de ton âme,
Le monde impérieux déjà te les réclame.
A lui seul les efforts de ton activité,
Jeune homme, tu te dois à la société.

.....
Or tandis qu'avec moi j'agitais ces pensées,
Tenant sur mes genoux mes mains entrelacées,
Seul, le dos appuyé contre un arbre, un beau soir,
Je m'étais endormi sans m'en apercevoir.
J'eus un rêve... C'était dans des plaines étranges,
Sous un ciel qui semblait habité par les anges ;
Je me trouvais assis près d'un lac aux flots bleus,
Où les arbres penchés se regardaient entr'eux
Comme pour se sourire et causer des vieux âges.
Les antiques châteaux qui bordaient ses rivages,
Sur la vague allongeaient l'ombre de leurs donjons,
Et les brises du soir murmuraient dans les joncs.
Un instant arrêté sur les hautes montagnes,
D'un rayon vif et chaud éclairant les campagnes,
Le soleil à regret semblait quitter ces lieux,
Où tout resplendissait de ses derniers adieux.
Mais bientôt par degré la lumière s'efface ;
L'ombre couvre le lac et brunit sa surface,

Et déjà, de la nuit, perçant le voile obscur,
Les étoiles partout s'allument dans l'azur.
Je contemplais le lac, les arbres, la vallée,
Quand je vis apparaître, au détour d'une allée,
Deux femmes qui vers moi s'avançaient lentement.
L'une et l'autre portaient pour simple vêtement
Le long peplum des Grecs et la tunique blanche
Qu'une ceinture d'or retenait sur la hanche ;
Mais quels pinceaux si fins, si délicats, si frais
Pourraient vous rendre ici le charme de leurs traits ?
Leur beauté n'offrait point le même caractère ;
Car chez l'une elle était plus grave, plus austère,
Sans qu'un léger sourire ou quelque émotion
En adoucît un peu la froide expression :
L'autre, dans le regard avait plus de tendresse,
De la sévérité mais point de sécheresse,
Je ne sais quoi de bon, de doux, de gracieux
Prêtait un charme aimable à son air sérieux,
Ses cheveux relevés sur son front de vestale
De sa figure ornait le fin et pur ovale.
Ils étaient blonds cendrés ; l'autre les avait bruns ;
Autour d'elles dans l'air tout n'était que parfums.
La vierge aux bruns cheveux me parla la première,
De ses yeux par instant, jaillissait la lumière ;
Mais sa voix qui semblait dicter une leçon
Sans attendrir le cœur dominait la raison. [songes.
« Jeune homme, il ne faut plus poursuivre des men-
» Me dit-elle, il est temps de laisser là tes songes.

- » Montre donc du courage et de la fermeté,
 - » Et bien loin de la fuir, cherche la vérité !
 - » Je veux guider, enfant, ton inexpérience
 - » Le long des verts sentiers où fleurit la science,
 - » Ecoute ! tu me plais ; rends grâce à ton destin !
 - » C'est moi qui vais t'ouvrir les portes du jardin.
 - » Tu ne réveras plus d'idéal impossible,
 - » Mais l'univers entier te deviendra visible.
 - » Ses secrets devant toi, je veux les mettre à nu ;
 - » Je veux sans rien laisser de vague ou d'inconnu,
 - » Etudiant les lois qui gouvernent les choses,
 - » Avec toi remonter des effets à leurs causes,
 - » Et t'expliquant de tout le sens mystérieux,
 - » T'apprendre à conquérir et la terre et les cieux.
 - » Tu parais étonné : Sais-tu, dans mon domaine,
 - » Le pas que j'ai fait faire à l'industrie humaine ?
 - » Connais-tu nos travaux, nos progrès, nos efforts ?
 - » Les navires à l'ancre enfermés dans les ports,
 - » Près des mers désormais sûrement traversées ;
 - » Les éléments vaincus, les montagnes percées,
 - » Le puissant télescope explorant l'univers,
 - » L'homme, rival de l'aigle, allant, au fond des airs,
 - » Des mondes inconnus découvrir l'existence,
 - » Et la vapeur enfin supprimant la distance ;
 - » Voilà par quels essais, quels efforts de géant,
 - » Nous avons comme Dieu fécondé le néant. »
- Elle dit et se tait, mais soudain l'autre femme,
Le visage éclairé d'une céleste flamme,



Avec des sons de voix éclatants et profonds,
S'écrie en agitant ses épais cheveux blonds :

- » Et quoi ! la créature au Créateur s'égale ?
- » Un coin de l'infini lui semble un intervalle ?
- » Elle nomme un empire un pouce de terrain ?
- » Ah ! que l'homme ici-bas se pose en souverain,
- » Soit ! mais s'il veut monter, son orgueil a beau faire,
- » Il ne franchira pas cette étroite atmosphère ;
- » Le moindre souffle abat l'audace de son vol
- » Et le force à ramper tristement sur le sol. »

— « Non, reprit la première en relevant la tête.

- » Je n'accepterai point le rôle qu'on me prête !
- » Non, je n'ai pas voulu me grandir aujourd'hui,
- » Ni rapetisser Dieu pour m'égalier à lui !
- » Si les mots échappés à mon enthousiasme
- » Prétent pour me railler des armes au sarcasme,
- » Que m'importe après tout ? Je crois au Créateur !
- » Mes succès sont les siens, lui seul en est l'auteur,
- « Et, si je les rappelle à ta jeune mémoire,
- » Enfant, c'est pour en faire un hommage à sa gloire.
- » Partout de sa bonté, je cherche les effets,
- » Pour mieux apprécier et bénir ses bienfaits ;
- » Oui ! plus je le connais, plus je l'aime et le prie ;
- » A genoux devant lui transportée je m'écrie :
- » Vous êtes bien, Seigneur, le seul vrai, le seul grand ;
- » Ma raison vous adore et mon cœur vous comprend ! »

Cette voix résonnait encore à mes oreilles,
Quand l'autre : — « Eh quoi ! mon Dieu, me faut-il
[ces merveilles,

- » Me faut-il l'univers pour m'élever à toi ?
- » N'aurais-je donc enfin ni l'amour ni la foi
- » Si je ne contempiais tes sublimes miracles
- » Et ne rassassiais mes yeux de ces spectacles
- » Où, partout déployant ton infini pouvoir,
- » De l'adoration tu nous fais un devoir ?
- » Sans soumettre, Seigneur, ton œuvre à l'analyse,
- » Dans le livre des cieux, s'il faut que mon œil lise,
- » Sur tout ce qui m'entoure un seul regard jeté
- » Me révèle aussitôt ta gloire et ta bonté.
- » A chaque heure, en tous lieux, j'en retrouve la trace ;
- » Là haut ces astres d'or illuminant l'espace,
- » Leur ordre harmonieux, leur nombre, leur splendeur,
- » Et la terre et le ciel tout pleins de ta grandeur,
- » Les ténèbres, le jour, les bruits et le silence,
- » Les arbres ou les fleurs que ton souffle balance,
- » Cette nature enfin qui m'éblouit les yeux,
- » Ou parfois me murmure un chant mélodieux,
- » Soit que je la contemple, ou soit que je l'écoute,
- » Beauté, parfums, lumière, oh ! tout cela, sans doute,
- » Me pénètre le cœur de cette émotion
- » Qui force toute langue à célébrer ton nom ;
- » Mais, quand je sens monter mon âme en ta présence,
- » N'est-ce donc que l'élan de ma reconnaissance ?
- » Mon Dieu, dois-je peser ce que tu fais pour moi
- » Et compter les présents que je reçois de toi ?
- » Non, non, quand je serais, seule de la nature,
- » Abandonnée hélas ! chétive créature,

- » Sur un débris de terre informe, horrible et nu,
- » Dans les déserts muets d'un espace inconnu,
- » Sans lumière, sans ciel, sans astres sur ma tête,
- » Ignorant le destin que ta bonté m'apprête,
- » Et ne sachant non plus comment te définir,
- » J'inventerais, Seigneur, ton nom pour le bénir!
- » Ma pensée et mon cœur me prèteraient leurs ailes;
- » M'apprendraient le chemin des sphères éternelles,
- » Et, frémissant d'espoir, par l'amour emporté,
- » J'irais te découvrir dans ton éternité! »

Elle dit et déjà sa parole me gagne.

- « Ami, s'écrie alors sa sévère compagne,
- » Garde-toi de céder à ton entraînement!
- » Cette femme te trompe, elle ment, elle ment!
- « Tremble de savourer plus longtemps cette ivresse!
- « Si tu ne m'obéis, c'est fait de ta jeunesse.
- » Mais qu'espères-tu donc? Que crois-tu devenir?
- » Sa main va d'un seul coup briser ton avenir! »

Mais elle, d'une voix que je ne saurais rendre;

- « — Est-ce mentir, hélas! que de vouloir t'apprendre
- » L'amour vrai, l'amour pur et désintéressé? [sensé!
- » Crois-moi, suis mes conseils, viens! — « Arrête, in-
- A repris vivement la muse des sciences,
- « Mes avis sont fondés sur mille expériences.
- » Je le répète encor cette femme a menti.
- » De ses tristes conseils qui ne s'est repenti!
- » Ah! que d'infortunés séduits, trompés par elle,
- » Ont maudit en mourant la sirène cruelle

- » Qui, pour les étouffer, les a pris dans ses bras !
- » En l'écoutant, sais-tu ce que tu deviendras ?
- » Regarde ce palais ! enfant, c'est un abîme,
- » Où soudain le malheur s'attache à sa victime !
- » Une autre porte, au fond de ce gouffre fatal,
- » S'ouvre, et..., que trouves-tu, sur un lit d'hôpital ?
- » La misère et la mort ! Ne crois pas que j'invente !
- » Mais ton âme déjà frissonne d'épouvante.
- » Oh ! que je suis heureuse, enfant, de tes terreurs !
- » Fuyons ce cauchemar, loin de nous ces horreurs !
- » Viens ! reporte avec moi tes yeux vers la lumière ;
- » Comme une étoile amie, éclairant ta carrière,
- » Je veux seule, au milieu des trahisons du sort,
- » Diriger ton navire et le conduire au port.
- » Alors un jour, tranquille au sein de l'abondance,
- » Ton cœur me bénira comme ta providence.
- » Argent, charges, honneurs, ô muse, diras-tu,
- » Muse, je te dois tout, sans toi j'étais perdu ! »
- Elle se tut et moi, ne trouvant plus d'excuse,
- Incertain, je tournai les yeux vers l'autre muse.
- Ses regards attristés interrogeaient le ciel
- Et des larmes mouillaient son visage immortel.
- » Hé bien ! dit-elle alors, est-ce assez d'ironie ?
- » Par ma voix, ô mon Dieu, confonds la calomnie !
- » Quels jeunes avenir ai-je déjà brisés ?
- » Les solides honneurs les ai-je refusés
- » Aux esprits généreux qui, me prenant pour guide,
- » S'avancent protégés par ma céleste égide ?

- » Ai-je trahi jamais leur noble apostolat ?
- » Si l'un peut au barreau paraître avec éclat,
- » En faveur du coupable attendrir la justice,
- » Arrêter le couteau prêt pour le sacrifice
- » Ou contre l'opresseur défendre l'opprimé,
- » L'autre, prêtre éloquent, d'un saint zèle animé,
- » Dans les humbles hameaux ou dans les grandes villes,
- » Nourrit les affamés du pain des Évangiles.
- » Celui-ci, chaque jour variant ses leçons,
- » Ouvre aux jeunes esprits de larges horizons,
- » Leur apprend des vieux Grecs l'ardent patriotisme,
- » Leur montre les Romains chassant le despotisme,
- » Les forme à la vertu par l'exemple des morts,
- » Et de l'antiquité leur livre les trésors.
- » Cet autre enfin, parlant au nom de la patrie,
- » Ose seul, au milieu d'une foule en furie,
- » Sous les plis du drapeau qu'il porte avec fierté,
- » Combattre pour le droit et pour la liberté.
- » Ah ! Ces vaillants lutteurs des joutes oratoires
- » Dont les noms glorieux illustrent nos histoires,
- » Qu'estiment leurs rivaux, qu'honore leur pays,
- » Allez, demandez-leur si je les ai trahis,
- » Et s'ils aimeraient mieux, commandant une armée,
- » Pour l'épaulette d'or changer leur renommée !
- » Non ! ce n'est point l'argent que je donne ici-bas :
- » Je suis pauvre, il est vrai, mais je ne me vends pas !
- » Et je veux te tromper, moi, cher enfant ! regarde !
- » Vois cet étudiant, là-haut, dans sa mansarde,

- » Buvant son verre d'eau, dévorant son pain noir,
- » Mais rempli de gaieté, de jeunesse et d'espoir,
- » Mais libre sous les toits ! Dans son trou solitaire,
- » Il se rit des puissants et des rois de la terre ;
- » Car il est avec moi ! je veille auprès de lui.
- » C'est moi qui sur son front m'incline chaque nuit ;
- » Qui, sur son humble table éteignant sa lumière,
- » D'un baiser doux et chaste effleure sa paupière
- » Et, de rêves joyeux enchantant son sommeil,
- » Dans un rayon du jour lui souris au réveil.
- » Bien heureux mille fois qui me cherche et qui m'aime !
- » On peut vivre dans l'ombre ou la pauvreté même,
- » Mais l'on goûte avec moi plus de plaisir encor
- » Que l'avare étonné qui découvre un trésor.
- » Pour les cœurs j'ai toujours quelque bonne parole ;
- » C'est moi qui les guéris, les charme, les console ;
- » Fidèle à qui me sert, douce à qui me revient,
- » Ah ! me maudira-t-on pour avoir fait du bien !

LA MUSE DES SCIENCES.

- » Non ! c'en est trop ! il faut qu'ici je l'interrompe.
- » Vite, éloignons-nous d'elle, enfant, elle te trompe ;
- » Suis-moi !

LA MUSE DES LETTRES.

- » Viens avec moi !

LA MUSE DES SCIENCES.

» Songe à l'essentiel !
» Je mène à la fortune.

LA MUSE DES LETTRES.

Et moi, je mène au ciel ! »

.....
Dans l'espace, à ces mots, les vierges s'envolèrent
Et le lac et les monts, et les arbres tremblèrent.
Étonné de ce bruit je fis un brusque effort
Et je me réveillai... Je fus longtemps d'abord
Sans pouvoir ni penser, ni sortir de mon trouble ;
La tête me tournait et mes yeux voyaient double ;
Mais, lorsque j'eus enfin recouvré mes esprits,
Je pus me rappeler mon rêve et je souris.
A la muse aux yeux noirs je trouvais mille charmes ;
Mais sa blonde compagne avait par quelques larmes,
Su conquérir mon cœur ; aussi le lendemain
Elle revint me voir et, me prenant la main,
Pour se montrer puissante et généreuse amie,
Me fit entrer, Messieurs, dans votre académie.